

PAROLES ET SILENCES SUR LE CHEMIN D'EMMAÛS

Thierry Collaud

Philippe Lernould l'année passée, Judith Henderson-Smith hier, moi aujourd'hui (et, qui sait, peut-être Gerda demain !), les marcheurs d'Emmaüs font passablement parler d'eux en ces temps de communication non-verbale. Le manque de précision est d'ailleurs un danger de ce mode de communication, et ayant mal interprété les signaux reçus, j'avais cru que Judith allait nous parler de la guérison de la fille de Jaïre.

Plaisanterie mise à part, pour moi ces derniers temps, ce texte s'imposait parce qu'il a abondamment nourri ma réflexion dans deux domaines que je suis souvent appelé à aborder dans mes cours ou conférences : l'éthique des soins aux personnes souffrant de maladie d'Alzheimer d'une part et la réponse soignante aux personnes demandant un suicide assisté d'autres part. Je l'analyserai moins en détail que mes prédécesseurs, mais j'en retiendrai trois intuitions fortes. D'abord l'idée que nos histoires ont des rythmes qu'il faut savoir découvrir et respecter. Deuxièmement, j'évoquerai le silence comme lieu possible du surgissement de l'inattendu. Finalement le fait que les mots eux-mêmes peuvent souvent aller au-delà de l'intention qui est à leur origine.

1. Le rythme de l'histoire à découvrir et à respecter

La première chose à considérer c'est l'histoire dans sa globalité : ni paroles, ni actions isolées, mais les deux ensemble qui s'entremêlent pour construire le récit. Cette histoire a un rythme, des vitesses et des lenteurs, des moments où on a l'impression que rien ne se passe et d'autres d'une grande intensité.

Rencontrer l'autre c'est le rencontrer dans son histoire à lui, avec ses rythmes à lui, peut-être différents des nôtres. Communiquer c'est alors savoir faire coïncider, au moins partiellement, nos vitesses et nos lenteurs respectives.

Respecter le rythme de l'autre, cela me fait penser à l'histoire de M. Paul, un superbe vieillard avec un visage d'une très grande douceur barré d'une magnifique moustache blanche. Souffrant d'une forme mixte de démence, très ralenti, il a dû intégrer une institution. Un mois après son entrée dans l'établissement nous nous réunissons, l'équipe, sa femme et lui pour un entretien. Au début de l'entretien je tente de savoir comment il va : « *M. Paul, je voudrais vous demander comment vous allez aujourd'hui, comment vous sentez ?* » Lui : « *bin... je...* ». Et moi et tous les autres de penser que c'est la seule production verbale que ce pauvre homme va pouvoir nous offrir. Quelle idée aussi de poser des questions à un dément qui par définition, souffrant d'un syndrome aphaso-agnosique, ne peut ni les comprendre, ni y répondre. Alors, on attend un peu ... pour si jamais ... puis, n'y tenant plus, tout le monde se met à parler pour expliquer comment M. Paul se sent. Lui, au bout de la table, mi-interloquée, mi-amusé nous regarde la bouche entrouverte jusqu'à ce qu'il y ait un silence, par hasard, vous savez, quand on dit : « un ange passe ».

Et alors ... il se met à parler ! Et il répond à ma question : « *Dire comment je me sens ... oui il n'y a pas de maladie ... mais c'est dans la tête, il y a des idées et puis ... pour faire les choses... ça va lentement, ça ... ça ...* » il fait un mouvement circulaire avec le doigt contre sa tempe. L'infirmière avec un petit sourire complice : « *ça patine !* ». Lui : « *Oui c'est ça ! ça patine* » et il rit. Tout à coup il y a comme une émotion dans le groupe parce, sans ce silence de l'ange qui passe, on aurait loupé ça, on ne l'aurait pas entendu dire ce qui se passe dans sa tête, trop persuadés que nous étions qu'il ne s'y passait plus rien.

Importance du rythme, les avancées rapides et les retenues, les pauses, les arrêts. Il faut de tout dans une histoire. Il y a cependant des temps qu'on habite plus facilement que d'autres. Avez-vous comme moi cette peur des vides, des silences. Je trouve que c'est une des choses les plus difficiles à faire : laisser le silence et ne pas vouloir à tout prix le remplir. Or c'est souvent dans ces cassures de rythme que l'inattendu peut surgir.

1 Pour les traducteurs : dans le sens où on dit sur une voiture qu'un embrayage patine.

Revenons à notre histoire biblique : Il y a une première partie qui a du rythme, du tonus. On bouge, on parle, on parle en marchant, on échange des informations, on les interprète et finalement rien ne se passe. Jésus est là, ils sont incapables de le reconnaître ; leur cœur brûle à son contact, ils n'en font rien. Et c'est quand ils se seront arrêtés, et qu'ils se seront tus, quand ils auront épuisé la marche et les paroles que l'inattendu va se produire. Un ange passe ... et Jésus est là.

Il ne s'agit pas de choisir entre les paroles et le silence, mais de respecter les rythmes. Il fallait qu'ils viennent là, mais il fallait aussi qu'ils s'arrêtent. Il fallait qu'ils parlent, mais il fallait aussi qu'ils se taisent. Les paroles sont nécessaires, mais ce n'est pas le tout de la rencontre. Ce n'est pas tant ce qu'a dit M. Paul qui m'a émerveillé, mais le fait que tout à coup il prenne la parole de manière inattendue, qu'il suscite le « *ça patine* » de l'infirmière et qu'il en rie.

Nos rencontres sont de ce même type, il faut que nous les tissions de mouvements, mais aussi de temps d'arrêt, de paroles, mais aussi de silences. Tout est affaire de dosage. Il y a des fois, des silences pesants où il faut savoir parler et d'autres fois la fébrilité d'un bavardage où il faut savoir se taire.

2. Risquer le silence

Il y a deux raisons pour lesquelles on est parfois mal à l'aise face au silence : Soit on l'identifie au vide, soit on a peur de ce qui peut en sortir.

Contrairement à ce qu'on aurait tendance à croire, le silence n'est pas le vide. Il est, au contraire, plein de ce qui n'est pas la parole et que la parole peut masquer. La parole est unidirectionnelle, dictatoriale souvent. Un parle à l'autre. La pensée est tout occupée à écouter, à argumenter, à chercher des informations ou à préparer une réponse. Peut-être faut-il le silence pour que ce qui a été dit circule vraiment. Et c'est à ce moment-là, dans la réminiscence, que les paroles prennent leur sens : « *notre cœur ne brûlait-il pas ?...* ». Le silence relie au passé que nous partageons, il libère l'espace pour que ce passé reprenne place entre nous. L'arrêt des paroles ramène à ce que nous avons en commun. Dans le silence M. Paul redevient ébéniste inventif, amoureux de son métier, sa femme le reconnaît, et même nous, les soignants pouvons partager un peu de ce passé. Dans le silence à la table d'Emmaüs, les gestes, les attitudes font tout à coup ressurgir le passé et disent aussi cette chose fondamentale que le passé fait partie du présent. Ce que nous vivons repose sur ce socle des choses passées. Elles sont là dans nos mémoires, mais aussi dans la mémoire de Dieu. Faire silence alors n'est-ce pas inviter celui-ci à être avec nous et vivre de cette mémoire inaltérable de celui qui n'oublie jamais parce qu'il nous a gravé sur ses mains (Es 49,16).

Silence plein et non pas vide donc, silence riche d'où peut sortir l'inattendu. La parole c'est bien souvent ce qui décrit, ce qui explique, ce qui maîtrise, ce qui cadre : « *Ils se disaient ... que dites-vous ? ... ne sais-tu pas ? ... il leur expliqua* ». Ne pas parler, ne serait-ce pas laisser la place pour le non-maîtrisable, l'imprévisible. On ne sait pas ce qui va arriver dans le silence : un ennui mortel, une émotion qui déborde, de l'agressivité, mais peut-être aussi un sourire, un geste de tendresse, un moment de bonheur ou une proposition inattendue qui fait rebondir l'histoire. Risquer le silence, ne serait-ce que pour voir ce qui va arriver. N'est-ce pas ce qu'a fait Jésus lorsqu'ils atteignent le village. Il a fini ses explications, il ne dit plus rien, il fait juste semblant d'aller plus loin ... pour voir ce qu'ils vont faire. C'est alors que, autre mystère de la communication, ils prononcent trois mots sans en saisir la signification véritable: « *Reste avec nous !* »

3. « Reste avec nous ! » Des choses qu'on dit sans y penser

Merveille de ce « *Reste avec nous !* ». Il y a de l'excès qui déborde de nos paroles, de la communication non-verbale même dans les choses que nous disons. En apparence et en première intention, les disciples ne font que se conformer au devoir de politesse de leur culture. On ne laisse pas partir l'étranger dans la nuit, on lui offre l'hospitalité. Ils n'ont probablement pas pensé à autre chose, ils ont dit « *Reste avec nous !* » comme on dit « *Après-vous je vous prie* ».

Et pourtant, toute l'histoire dépend de ces mots. Rien ne serait arrivé s'ils avaient dit : « *Bon ben salut, bonne nuit !* ». Au cœur de l'absence ressentie, **Im Herzen der empfundenen Abwesenheit** celui qu'ils pleurent est là, ils ne le voient pas et pourtant ils lui disent : « *Reste avec nous !* ». Le personnage central de l'histoire est là, celui sans qui on ne peut rien faire (Jn 15,5). Alors tout à

coup ce « *Reste avec nous !* » prend une dimension existentielle. Toi le frère, l'ami, l'homme véritable, le compagnon de tous nos chemins d'humanité, toi qui nous relie au Père, « *Reste avec nous !* ». C'est ça qu'ils lui disent sans le savoir.

Avec le regard de la foi on dira aussi que cette parole dite au bon moment n'est pas que le fruit du hasard, mais qu'elle est peut-être provoquée par ce qu'on appellera la grâce ou le souffle de l'Esprit, souffle qui ne s'entend bien que dans le silence intérieur.

Ceci nous renvoie à toutes ces personnes que nous aussi n'avons pas su reconnaître. Peut-être qu'il faut passer par cette formule de politesse un peu formelle qui cependant peut nous ouvrir à tellement d'autres choses. Toi le dément, toi le suicidaire, toi l'étranger qui risque de disparaître dans la nuit : « *Reste avec nous !* », reste à la table et nous te ferons une place. Toi qui veux absolument mourir parce que tu penses que ta vie n'a plus de valeur : « *Reste avec nous !* », nous avons encore des choses à vivre ensemble, le temps qui vient qu'il faut remplir, car même s'il est un temps où l'on parle moins, même s'il est un temps de silence, n'est pas un temps mort, mais peut-être le temps de la vraie rencontre, le temps de la reconnaissance.

« *Reste avec nous !* » qui n'est pas seulement une proposition, mais aussi une demande faite à l'autre. Dans le sens d'un « *Tu dois rester avec nous !* ». Il eut été mal poli de laisser partir l'étranger dans la nuit, mais il eut été tout aussi mal poli pour celui-ci de dire « *Non merci, votre invitation ne m'intéresse pas* ». Il devait rester. Et je pense qu'il existe, bien qu'on soit souvent emprunté pour l'affirmer, un devoir analogue chez ceux qui veulent s'en aller, qui veulent mourir ou s'enfoncer dans le silence. Devoir de surseoir à leur projet et de répondre au « *Reste avec nous !* ».

Voilà quelques réflexions que m'a suggéré ce beau texte évangélique. Un chemin de reconnaissance qui passe par plusieurs étapes, mais qui finalement peut aboutir à la vision du ressuscité parce que la parole n'a pas pris toute la place. Mystère de nos rencontres qui ne deviennent vraies que quand on renonce à les maîtriser et qu'on se laisse (au sens fort du terme, on s'abandonne, on se déprend) prendre par surprise, retourner, comme Marie de Magdala au jardin le matin de Pâque. Elle aussi elle pleure, elle cause, elle cherche à gauche, elle cherche à droite, elle demande aux anges, elle demande au jardinier et puis finalement, peut-être désespérée, elle se tait. Et c'est alors l'inattendu, la parole non-verbale, la parole qui n'explique rien mais qui dit tout, un mot, j'ose le penser, plus important pour elle que tous les discours : son nom, « Marie ! », un mot qui dit la présence aimante de l'autre, un mot qui relie. La mort, le silence et le désespoir et pourtant quelque chose se passe ... et ses yeux à elle aussi s'ouvrent.

Bonne journée !